

Leçons libertariennes : la Chine taoïste et le refus du libetarisme



[Publication initiale : lecourrierdesstrateges.fr]

Par Nicolas Bonnal

La machinerie bureaucratique atteint son maximum aussi bien en Occident qu'ailleurs.

Les élites sont rejetées ou carrément craintes maintenant en Occident, et la grande élection de Trump avait marqué ce moment, comme le reconnaissait Nassim Nicholas Taleb. Ce penchant anarchiste – ou libertaire-libertarien – est très marqué dans notre vague mondiale de contestation antitout et je lui trouve sinon une origine, du moins un beau précédent – en Chine ancienne. Pays du nombre et de la récurrente organisation totalitaire et massifiée (lisez Bela Balazs), la Chine a été aussi, dans une lointaine antiquité, le pays du rejet de cette organisation.

Il y a vingt-cinq siècles donc, les gilets/périls jaunes existent en Chine et rejettent, avec les penseurs taoïstes, la hiérarchie, l'empereur, la bureaucratie, l'armée et les fameux « lettrés » alors incarnés par Confucius. On se référera ici surtout à Tchouang-Tseu.

Et comme René Guénon, cet immense et si traditionnel auteur n'en veut pas au peuple :

« Petits mais respectables sont les êtres qui remplissent le monde.
Humble mais nécessaire est le peuple. »

J'ai cité Guénon, et ce n'est pas pour rien. Un bref rappel de sa vieille crise du monde moderne :

« Au VI^e siècle avant l'ère chrétienne, il se produisit, quelle qu'en ait été la cause, des changements considérables chez presque tous les peuples ; ces changements présentèrent d'ailleurs des caractères différents suivant les pays. Dans certains cas, ce fut une réadaptation de la tradition à des conditions autres que celles qui avaient existé

antérieurement, réadaptation qui s'accomplit en un sens rigoureusement orthodoxe ; c'est ce qui eut lieu notamment en Chine, où la doctrine, primitivement constituée en un ensemble unique, fut alors divisée en deux parties nettement distinctes : le Taoïsme, réservé à une élite, et comprenant la métaphysique pure et les sciences traditionnelles d'ordre proprement spéculatif ; le Confucianisme, commun à tous sans distinction, et ayant pour domaine les applications pratiques et principalement sociales. »

Guénon a ici légèrement tort : car la pensée taoïste, puisqu'elle va au Principe, se moque de la Tradition, des rites, de la musique, et elle humilie Confucius au service de ses maîtres et des cruels guerriers. Mais il ajoute :

« Dans l'Inde, on vit naître alors le Bouddhisme, qui, quel qu'ait été d'ailleurs son caractère originel, devait aboutir, au contraire, tout au moins dans certaines de ses branches, à une révolte contre l'esprit traditionnel, allant jusqu'à la négation de toute autorité, jusqu'à une véritable anarchie, au sens étymologique d'"absence de principe", dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre social. »

Cela s'applique parfaitement à la pensée anarchiste-taoïste de cette époque.

Je rappelle pourquoi pour Guénon cette époque est importante :

« En nous rapprochant de l'Occident,... le VI^e siècle fut le point de départ de la civilisation dite "classique", la seule à laquelle les modernes reconnaissent le caractère "historique", et tout ce qui précède est assez mal connu pour être traité de "légendaire", bien que les découvertes archéologiques récentes ne permettent plus de douter que, du moins, il y eut là une civilisation très réelle ; et nous avons quelques raisons de penser que cette première civilisation hellénique fut beaucoup plus intéressante intellectuellement que celle qui la suivit, et que leurs rapports ne sont pas sans offrir quelque analogie avec ceux qui existent entre l'Europe du moyen âge et l'Europe moderne. »

Mais on en revient au manège antiélitiste et antitraditionnel (au sens de sclérotique et de hiérarchique, c'est un rejet aussi de toute taxinomie) de notre taoïste Tchouang-Tseu. Pour lui les sages (ou intellectuels, ou politiciens, on dirait maintenant « experts ») ont gâché le monde et ils sont « des emballeurs de brigands » :

« Le vulgaire ferme, avec des liens solides et de fortes serrures, ses sacs et ses coffres, de peur que les petits voleurs n'y introduisent les mains.

Cela fait, il se croit et on le trouve sage. Survient un grand voleur, qui emporte sacs et coffres avec leurs liens et leurs serrures, très content qu'on lui ait si bien fait ses paquets. Et il se trouve que la sagesse de ces vulgaires avait consisté à préparer au voleur son butin.

Il en va de même en matière de gouvernement et d'administration. Ceux qu'on appelle communément les Sages ne sont que les emballeurs des brigands à venir. »

Ces lettrés sont critiqués, car ils se mettent souvent au service des autorités :

« Les plus renommés d'entre les Sages historiques ont ainsi travaillé pour de grands voleurs, jusqu'au sacrifice de leur vie. Loung-fang fut décapité, Pi-kan fut éventré, Tch'ang-houng fut écartelé, Tzeu su périt dans les eaux.

Le comble, c'est que les brigands de profession appliquèrent aussi à leur manière les principes des Sages. »

Dans le même esprit, Lao Tsé a écrit (§ 57, traduction Stanislas Julien) :

« Plus le roi multiplie les prohibitions et les défenses, et plus le peuple s'appauvrit ; Plus le peuple a d'instruments de lucre, et plus le royaume se trouble ; Plus le peuple a d'adresse et d'habileté, et plus l'on voit fabriquer d'objets bizarres ; Plus les lois se manifestent, et plus les voleurs s'accroissent. »

Et Tchouang-Tseu :

« Oui, l'apparition des Sages cause l'apparition des brigands, et la disparition des Sages cause la disparition des brigands. Sages et brigands, ces deux termes sont corrélatifs, l'un appelle l'autre, comme torrent et inondation, remblai et fossé. »

Et d'enfoncer nûment son clou :

« Je le répète, si la race des Sages venait à s'éteindre, les brigands disparaîtraient ; ce serait, en ce monde, la paix parfaite, sans querelles.

C'est parce que la race des Sages ne s'éteint pas qu'il y a toujours des brigands. Plus on emploiera de Sages à gouverner l'État, plus les

brigands se multiplieront. »

Tchouang-Tseu recommande même les us et manières des... casseurs, « la civilisation étant une conspiration » (John Buchan) qui fait déchoir les hommes et par là le monde. Il est important de détruire la musique rituelle et, avec elle, instruments et outils :

« Détruisez radicalement toutes les institutions artificielles des Sages, et le peuple retrouvera son bon sens naturel. Abolissez la gamme des tons, brisez les instruments de musique, bouchez les oreilles des musiciens, et les hommes retrouveront l'ouïe naturelle. Abolissez l'échelle des couleurs et les lois de la peinture, crevez les yeux des peintres, et les hommes retrouveront la vue naturelle. Prohibez le pistolet et le cordeau, le compas et l'équerre ; cassez les doigts des menuisiers, et les hommes retrouveront les procédés naturels... »

Comme Hésiode ou Ovide, Tchouang-Tseu célèbre l'âge d'or, la Tradition primordiale, l'In Illo Tempore de Mircea Eliade. On cite Ovide (Métamorphoses, I, 94-107) :

« Les pins abattus sur les montagnes n'étaient pas encore descendus sur l'océan pour visiter des plages inconnues. Les mortels ne connaissaient d'autres rivages que ceux qui les avaient vus naître. Les cités n'étaient défendues ni par des fossés profonds ni par des remparts. »

Ovide poursuit :

« La terre, sans être sollicitée par le fer, ouvrait son sein, et, fertile sans culture, produisait tout d'elle-même. L'homme, satisfait des aliments que la nature lui offrait sans effort, cueillait les fruits de l'arbousier et du cornouiller, la fraise des montagnes, la mûre sauvage qui croît sur la ronce épineuse, et le gland qui tombait de l'arbre de Jupiter. C'était alors le règne d'un printemps éternel. »

Et on reprend Tchouang-Tseu :

« Ils trouvaient bonne leur grossière nourriture, bons aussi leurs simples vêtements. Ils étaient heureux avec leurs mœurs primitives et paisibles dans leurs pauvres habitations. Le besoin d'avoir des relations avec autrui ne les tourmentait pas. Ils mouraient de vieillesse avant d'avoir fait visite à la principauté voisine, qu'ils avaient vue de loin toute leur vie, dont ils avaient entendu chaque jour les coqs et les

chiens. En ces temps-là, à cause de ces mœurs-là, la paix et l'ordre étaient absolus. »

Le développement intellectuel, administratif et bureaucratique est cause de la décadence. Tchouang-Tseu :

« L'invention de la sophistique, traîtresse et venimeuse, avec ses théories sur la substance et les accidents, avec ses arguties sur l'identité et la différence, a troublé la simplicité du vulgaire. »

Et de taper sur les sophistes comme un bon Socrate :

« Oui, l'amour de la science, des inventions et des innovations est responsable de tous les maux de ce monde. Préoccupés d'apprendre ce qu'ils ne savent pas (la vaine science des sophistes), les hommes désapprennent ce qu'ils savent (les vérités naturelles de bon sens).

Préoccupés de critiquer les opinions des autres, ils ferment les yeux sur leurs propres erreurs. »

Le désordre moral rejaillit sur la nature :

« De là un désordre moral, qui se répercute au ciel sur le Soleil et la Lune, en terre sur les monts et les fleuves, dans l'espace médian sur les quatre saisons, et jusque sur les insectes qui grouillent et pullulent à contretemps (sauterelles, etc.). Tous les êtres sont en train de perdre la propriété de leur nature. C'est l'amour de la science qui a causé ce désordre. »

Shakespeare fait dire comme on sait à Titania à la fin de son fameux monologue (il ne s'agit pas du tout de faire de la littérature comparée, mais d'établir des correspondances traditionnelles) :

« Le printemps, l'été, le fertile automne, l'hiver chagrin, échangent leur livrée ordinaire ; et le monde étonné ne peut plus les distinguer par leurs productions. Toute cette série de maux provient de nos débats et de nos dissensions ; c'est nous qui en sommes les auteurs et la source... »

Mais on en revient à l'étonnante modernité de Tchouang-Tseu, à sa rage anti-verbeuse :

« Depuis dix-huit siècles, on s'est habitué à faire fi de la simplicité naturelle, à faire cas de la fourberie rituelle ; ou s'est habitué à préférer une politique verbeuse et fallacieuse au non-agir franc et loyal. Ce sont les bavards (sages, politiciens, rhéteurs), qui ont mis le désordre dans le monde. »

La sophistication est alors telle que notre penseur dénonce un gouvernement mathématique :

« Tout le monde voulut devenir savant pour parvenir, et le peuple s'épuisa en vains efforts. C'est alors que fut inventé le système de gouvernement mathématique.

L'empire fut équarri avec la hache et la scie. Peine de mort pour tout ce qui déviait de la ligne droite. Le marteau et le ciseau furent appliqués aux mœurs. »

C'est la révolte contre la méga-machine de Lewis Mumford, qui lui analysait l'Égypte. Mais restons-en là ! alors arrive une révolte façon Gilets Jaunes :

« Le résultat fut un bouleversement, un écroulement général. C'est que le législateur avait eu le tort de violenter le cœur humain. Le peuple s'en prit aux Sages et aux princes. Les Sages durent se cacher dans les cavernes des montagnes, et les princes ne furent plus en sûreté dans leurs temples de famille. »

La rage de Tchouang-Tseu devient donc destructrice :

« Il a raison, l'adage qui dit : exterminiez la sagesse, détruisez la science, et l'empire reviendra à l'ordre spontanément. »

Et de finir sur cette étonnante question rhétorique :

« Qui trouble l'empire, qui violente la nature, qui empêche l'action du ciel et de la terre ? qui inquiète les animaux, trouble le sommeil des oiseaux, nuit jusqu'aux plantes et aux insectes ? qui, si ce n'est les politiciens, avec leurs systèmes pour gouverner les hommes ? ! »

Le secret serait de laisser le monde tel quel (le rêve libertarien de Rothbard) :

« Il faut laisser le monde aller son train, et ne pas prétendre le gouverner. Autrement les natures viciées n'agiront plus naturellement (mais artificiellement, légalement, rituellement, etc.). Quand toutes les natures, étant saines, se tiennent et agissent dans leur sphère propre, alors le monde est gouverné, naturellement et de lui-même ; pas n'est besoin d'intervenir. »

Sources

- Ovide – Métamorphoses, I, traduction Villenave (ebooksgratuits.com)
- Shakespeare – le songe d'une nuit d'été, II, 2 (ebooksgratuits.com)
- Zhuang Zi – Œuvres
- René Guénon – La crise du monde moderne, pp. 21-23 (classiques.uqac.ca)
- Tao Te King – Lao Tsé – Livre de la Voie et de la Vertu
- Balazs – La bureaucratie céleste